

# ARGUS ET VERT-VERT

BUREAUX : 100, rue Impériale, 33, à Paris.  
Ouverts de 9 h. du m. à 2 heures.

RÉUNIS

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE  
LYON : 3 fr. par trimestre  
PROVINCE : 3 francs 50 cent.

## AVIS

Nous avertissons nos lecteurs qu'ils trouveront dorénavant des numéros de l'Argus chez les libraires suivants :

BUREAU DES JOURNAUX, 34, rue Tupin.  
MÉRA, péristyle du Grand-Théâtre.  
POURNY, rue Impériale, 50.  
DUPERRET, rue Bourbon.  
GRANGE, cours de Brosses, 15 (Guillotière).

## PORTRAITS & BIOGRAPHIES

PARUS ET EN VENTE

M<sup>me</sup> GALLI-MARIÉ.

M. LUCO.

M<sup>me</sup> DE TAISY.

M. LATY.

M<sup>lle</sup> A. DARTAUX.

En préparation et pour paraître  
Dimanche prochain la biographie  
de

M. MONTBAZON

Des Célestins

## M<sup>lle</sup> ANNA DARTAUX

Lorsque je me présentai chez M<sup>lle</sup> Dartaux pour avoir d'elle quelques détails biographiques, je débutai par ce prudent discours :

— Mademoiselle, je sais qu'il est toujours fort délicat de demander son âge, à une femme si jeune qu'elle soit, aussi je passerai sur ce petit détail biographique...

M<sup>lle</sup> A. DARTAUX

M<sup>lle</sup> Du Grand-Théâtre



Portrait d'après nature

VICTOIRE, PHOTOGRAPHE

— Mais pas du tout, me répondit l'aimable artiste ; je puis très-bien dire mon âge, je suis née le 9 avril 1844.

— M'autoriserez-vous à le publier ?

— Complètement et en toutes lettres : je puis même si vous le désirez, vous fournir les preuves à l'appui.

— C'est inutile : la proposition que vous me faites me prouve que vous me dites la vérité sur cette question si délicate de l'âge, dans laquelle la plus honnête femme et la moins coquette ment toujours quelque peu.

Ma conscience et ma discrétion étant ainsi à l'abri de toute reproche, je puis dire que M<sup>lle</sup> Anna Dartaux est née à Bordeaux, le 9 avril 1844.

Sa famille la fit entrer à l'école de danse du théâtre de cette ville, où elle resta jusqu'à l'âge de douze ans, époque à laquelle son père vint se fixer à Paris.

Quelques années après, elle débuta en qualité de danseuse aux Folies-Nouvelles, aujourd'hui le Théâtre-Dé-

jazet, où elle fut remarquée par le directeur de l'Opéra-Comique, qui l'engagea, toujours comme danseuse.

Elle n'avait alors que seize ans, mais son talent était si simple et si naturel, qu'elle ne fut pas remarquée.

On répétait alors le *Pardon de Ploërmel*, et M<sup>lle</sup> Dartaux qui assistait aux répétitions et qui était douée d'une mémoire merveilleuse, retenait les traits et les vocalises indiqués par Meyerbeer à M<sup>me</sup> Cabel et les exécutait aux applaudissements de Faure et de Couder dont elle était l'enfant gâté.

Mais cela agaça fort M<sup>me</sup> Cabel qui, toute puissante à l'Opéra-Comique, faisait pleuvoir sur la jeune danseuse une grêle d'amendes.

Faure et Couder engagèrent M<sup>lle</sup> Dartaux à étudier la musique ; c'est ce qu'elle fit, mais sans renoncer à la danse, et ce fut toujours en qualité de danseuse qu'elle fit une saison à Nantes.

De retour à Paris et rentrée à l'Opéra-Comique, M<sup>lle</sup> Dartaux qui avait sérieusement étudié la musique, résolut de suivre le conseil que lui donnait tout le monde, y compris Auber, qui lui dit un jour :

— Ma chère enfant avec des mains comme les vôtres on ne reste pas danseuse.

M<sup>lle</sup> Dartaux possède en effet des mains charmantes, et Auber qui est un galantin de première catégorie s'y connaissait.

On facilita une audition à M<sup>lle</sup> Dartaux aux Bouffes Parisiens, et le résultat en fut un engagement immédiat.

J'ai oublié de dire que M<sup>lle</sup> Dartaux se nommait de son vrai nom Gaudot.

Or on jouait précisément en ce moment à Paris *Mercadet*, comédie dans laquelle se trouve un personnage, le banquier Gaudot, qu'on attend toujours et qui n'arrive jamais.

Le nom prêtait à la plaisanterie et on ne l'épargnait pas à la jeune débutante, aussi pour la faire cesser trouva-t-elle le moyen très-simple de changer son nom de Gaudot en celui de Dartaux, la première fois qu'il parut sur l'affiche des Bouffes.

M<sup>lle</sup> Dartaux chanta à ce théâtre avec un grand succès le rôle de Valentin dans la *Chanson de Fortunio* : et elle voyait l'avenir s'ouvrir pour elle sous les plus brillantes couleurs, mais elle avait compté sans la direction des Bouffes qui à cette époque faisait régulièrement faillite.

Il fallut donc chercher une position nouvelle, M<sup>lle</sup> Dartaux se résigna à accepter un emploi de dugazon en province ; je dis se résigna, car pour tout artiste qui a appartenu à une scène parisienne, la province paraît toujours une terre d'exil. Paris, on l'a dit bien souvent, est le paradis des jolies femmes et des artistes ; à ce double titre ce fut donc le cœur serré que M<sup>lle</sup> Dartaux quitta les bords fleuris qu'arrose la Seine comme disait la bucolique M<sup>me</sup> Deshoulières.

M<sup>lle</sup> Dartaux tint successivement l'emploi de première dugazon aux théâtres de Nancy, de Gand, de Strasbourg.

L'existence d'une dugazon en province n'est pas précisément une sinécure : elle chante non-seulement en effet les rôles d'opéras-comiques, mais elle chante encore dans la plupart des grands opéras : le page des *Huguenots* par exemple, et le

fil de Guillaume dans *Guillaume Tell* ; ajoutons que dans les théâtres de second ordre c'est encore à la dugazon qu'échoit le répertoire de M<sup>lle</sup> Schneider dans les opéras bouffes.

C'est ainsi qu'à Strasbourg, M<sup>lle</sup> Dartaux a chanté la *Grande Duchesse* et la *Belle Hélène*, avec un succès dont les Strabourgeois ont gardé le souvenir, ce qui ne nous étonne point, car M<sup>lle</sup> Dartaux a toutes les qualités requises pour jouer les rôles de première, jolie voix, de bon chanteur, et, en outre, d'acteur naturel ; elle joue avec conviction et sait lancer le regard.

Lorsqu'elle arriva à Strasbourg à la suite d'un succès à la scène du Grand-Théâtre à une artiste fort aimée, M<sup>lle</sup> Nordet, ce qui rendait d'autant plus la réussite difficile ; elle a triomphé, et depuis n'a fait que grandir dans l'affection du public, aussi la direction a-t-elle bien fait de la réengager pour la prochaine campagne.

Le lendemain même du jour où M<sup>lle</sup> Dartaux avait signé ce nouvel engagement, elle recevait de Bruxelles des propositions magnifiques ; il était malheureusement trop tard pour la charmante artiste ; pour nous, nous changerons l'adverbe et nous dirons heureusement.

Mettant à profit les vacances que va lui faire la fermeture du Grand-Théâtre, M<sup>lle</sup> Dartaux doit aller, pendant les mois de mai et juin, chanter à Madrid le répertoire de M<sup>me</sup> Galli-Marié ; nous souhaitons qu'elle ait en Espagne le même succès qu'à Lyon, et que les Espagnols ne lui fassent pas oublier les Lyonnais qui fêteront son retour le 1<sup>er</sup> septembre 1870.

ERNEST DE C.

## THÉÂTRES

La semaine qui vient de s'écouler est peu favorable aux théâtres, qui du reste par un sentiment de convenance, auquel on ne saurait trop applaudir, font relâche le jeudi et le vendredi.

Pour les artistes des Célestins, ces deux jours sont les seuls qu'ils aient de libres pendant les trois cent soixante-cinq qui composent l'année ; sans doute ils ne jouent pas tous les soirs, mais une indisposition pouvant modifier le spectacle annoncé, ils sont dans la nécessité de se tenir à la disposition du directeur jusqu'à l'ouverture du spectacle.

On voit que la vie d'artiste, qu'on est assez disposé à se représenter comme un existence de plaisirs et de fête, est un assez joli esclavage. Deux jours de liberté dans l'année c'est peu, aussi ces deux jours sont-ils attendus, par les artistes des Célestins, avec une joie d'écolier attendant les vacances ; des parties sont organisées pour la campagne ; on part joyeux de se sentir libre ; on va prendre un bain de soleil, respirer le grand air ; et on revient après ces journées d'escapade, fourbu, éreinté, mais bien heureux.

Les Célestins ont donné cette semaine l'*Autre*, de Georges Sand, et ils annoncent pour la semaine prochaine *Fernande*, le dernier ouvrage de Victorien Sardou.

Au Grand-Théâtre on a donné une seconde représentation de *Don Juan*, dont l'interprétation remarquable nous fait regretter qu'on n'ait pas mis plus tôt cet opéra au répertoire ; il y avait là un élément de succès.

On annonce, pour mercredi, la première représentation de *Rêve d'Amour*, d'Auber, et pour la fin du mois, un concert par Rubinstein. Ce nom peut se passer de réclame, c'est pour le public

une bonne fortune inespérée, que d'entendre le célèbre pianiste dont le nom jouit d'une si grande popularité.

ERNEST DE C.

## CONCERT DE LUIGINI

Le concert annuel de M. Luigini qui a eu lieu samedi, avait comme toujours attiré au Grand-Théâtre le public dilette de notre ville.

Ce public a débuté par saluer de ses bravos M. Luigini lorsqu'il est apparu à son pupitre : cette ovation n'était qu'un hommage très-légitime rendu à l'artiste, qui tient avec tant de talent et d'autorité le bâton de chef d'orchestre de notre Grand-Théâtre.

Parmi les morceaux qui ont obtenu le plus de succès, je citerai : un trio chanté par MM. Sylva, Danguin et Monnier; *La Religieuse*, interprétée par M<sup>me</sup> Sallard; un magnifique duo de violons exécuté avec une grande verve, beaucoup de netteté et de précision par MM. A. Gros et Luigini fils; un grand air chanté par M<sup>me</sup> de Taisy, que le public a rappelée à trois reprises différentes. Inutile d'ajouter que les diverses ouvertures exécutées par l'orchestre du Grand-Théâtre, augmenté d'un certain nombre d'amateurs et de la Fanfare Lyonnaise ont été enlevées avec un ensemble, et une délicatesse de détails qui ont valu à M. Luigini une chaude ovation.

Quant à Mlle Selvi qui était la pièce curieuse du concert : elle a fait un fiasco complet.

Cette dame possède en effet une voix de ténor, mais une voix des plus médiocres, et en outre elle chante avec assez peu de goût; le public désagréablement surpris, était fort disposé à se mettre en colère croyant à une mystification.

Le véritable mystifié était M. Joseph Luigini, qui avait payé *sept cents francs* cette merveille, dont les journaux de Paris ont chanté les louanges, et qui s'était fait entendre aux Italiens et dans divers concerts à côté de Nilson; d'où nous devons conclure que nos confrères parisiens sont d'aimables blagueurs, et que nous avons cent fois raison en province de nous tenir en garde contre ces réputations improvisées par le caprice des critiques en belle humeur.

Une autre fois Luigini mis en défiance ne s'en rapportera qu'à lui-même et il aura raison.

Ernest DUPUIS

Nous annonçons plus haut le concert que doit donner Rubinstein au Grand-Théâtre; ce concert est fixé au 26 avril.

Rubinstein est non-seulement un compositeur et un pianiste de premier mérite, c'est en même temps un des musiciens les plus savants qu'on connaisse : sa mémoire musicale est merveilleuse.

De cet ensemble, résulte un individualité étonnante.

On peut, dès à présent, retenir ses places au bureau du Grand-Théâtre, pour ce Concert, qui sera un événement dans nos annales artistiques.

## LA TRIBU DES COLS-CASSÉS

On a fait souvent le procès aux jeunes gens de notre époque; quand on revient des bals et des réceptions, on a bien envie de recommencer. Ils finiront par rendre le monde et les relations amicales impossibles par leur insolence, par l'ennui qu'ils promènent à la façon des grands seigneurs, par l'égoïsme qui les imprègne tout entiers, à la façon dont le cigare infecte leurs habits.

Il sont tombés du haut des passions de

leur âge, comme un mauvais jockey roule en bas de son cheval avant de l'avoir mené à un noble but. De goûts, ils n'en ont guère; la musique est pour eux le catéchisme de persévérance du spleen; le spectacle les excède, si le dialogue n'est pas une école préparatoire d'abrutissement, et si les Légions, les Trônes, les Dominations des maillots roses ne se montrent pas à leur jumelles en gros et en détail.

Charmante tribu des cols-cassés! Ecoutez-les dans l'ouverture des portes, dans le bienfaisant courant d'air qui emporte leur conversation; il jugent les jeunes filles comme Voltaire célébra Jeanne d'Arc.

Si vous les entendiez, Mesdames, vous n'oseriez paraître que vêtues d'un sac, devant ces Don Juan chauves et grêles, déplorables chasseurs d'aventures qui s'attendent à voir tomber toutes rôties d'amour dans leurs lacs. Difficiles et dédaigneux, ils fuient le mariage comme un piège, la famille comme un guet-apens; pas un d'eux n'imagine que le jour où il consentira à se marier, il se voie jamais refusé. Quand ils prennent femme, c'est après mûr examen, avec l'assurance d'un avenir « superbe, » pour enfilier toutes les perles de l'espérance. Quant à la femme elle-même, il la faut jolie sans coquetterie, intelligente et modeste, pour ne point humilier le mari, vertueuse sans exiger de réciprocité, musicienne pour le monde à condition de ne pas risquer à la maison une seule ennuyeuse gamme; ils exigeraient volontiers qu'elle s'engageât à ne point donner d'enfants malades. Ces messieurs adoptent le système cellulaire, en matière de sentiment, aussi n'en sortent-ils jamais pour s'occuper d'un vieillard instruit, pour écouter une vieille femme, prophétesse délaissée. Il faut les supplier pour qu'ils dansent. Pour eux la maîtresse de maison est la vivante image

de l'Inquisition. Ils s'inclinent devant leur danseuse, avant de tourner, d'un air qui semble dire : *Ave, Caesar, morituri te salutant.* Après un tour de valse, ils s'arrêtent poussifs, la sueur au front, et ne reprennent courage que grâce à des picotins solides. Les jeunes filles ont l'ascétisme du rafraîchissement et du petit four; elles ne songent qu'à ce monsieur — n'importe lequel — qui devrait les inviter; leurs pieds mignons éprouvent mille démangeaisons; mais le col-cassé passe insensible devant ces célibataires de la danse.

Les mères, de leur côté, sont curieuses à observer. La pensée intime se lit moins facilement sur ces visages traversés par des rides; le regard n'est plus limpide; le teint ne change qu'aux grandes occasions. Véritables tabellions de bal, elles préparent mentalement l'acte de mariage entre ce jeune homme et leur fille; mais elles se gardent bien d'écrire leur propre testament, elles ont encore des prétentions.

— Monsieur, invitez-moi! Rien qu'un tour. On gèle ici; cela me remettra.

— Avec qui viens-tu de danser, ma fille?

— Avec monsieur... Mon Dieu! j'ai oublié son nom.

— As-tu demandé sa profession?

— Médecin, je crois.

— Excellent état, ma fille, excellent état.

Aucune n'a perdu sa soirée: la curiosité a braqué ses cent yeux qui ne se ferment jamais. La réponse a pu être embarrassée, mais la question n'a pas été bégayée.

**CAQUETAGES.**

Un mari plaidait contre sa femme, qu'il accusait d'un accroc à la fidélité conjugale.

Le plaignant est un homme d'un âge respectable; l'accusée est jeune et jolie.

Le président demande au mari son âge.

— Cinquante-deux ans, répond celui-ci.

Aussitôt la femme!

— Cinquante-huit!... monsieur, ne diminuez point mes circonstances atténuantes.

— Une bêtise entendue à la gare de... On pèse, aux bagages, une vieille malle tout entourée de cordes.

— Un franc-vingt de supplément, monsieur, dit l'employé.

— Comment ça?

— Votre malle pèse plus que le poids.

— Pardon, ma malle ne pèse que vingt-cinq kilos.

— C'est faux!

— Comment, c'est faux! mais je viens de la corder.

Une réunion d'actionnaires:

Le président fait son rapport sur l'affaire des bilboquets cristallisés.

— Messieurs, l'affaire devient bonne. Marques d'étonnement dans l'assemblée.

— J'en donne ma parole d'honneur.

Vive incrédulité. Rires amers et ironiques.

— Nous avons enfin découvert un filon.

Un quidam se lève et, prenant la parole:

— Moi aussi, messieurs, j'en ai trouvé un, c'est le filon d'ici.

A la police correctionnelle un gentleman des fortifications, prévenu d'avoir flanqué une horrible volée à son épouse, est condamné à un mois de prison.

S'adressant au président:

— Je n'ai rien à dire à ça, monsieur le magistrat, fait-il, sinon que vous avez une drôle de façon de pousser au mariage!

Dans un café du boulevard:

— C'est drôle, ces liqueurs qui sont fabriquées par des moines!

— Pas toutes... le bitter est préparé par des curés.

— Allons donc!

— Parbleu! c'est pour cela qu'on appelle leurs maisons des *presse-bitter*.

Dans une réunion dont faisait partie Augier, on bécotait pas mal l'Académie et ses habitants. Surtout on disait que son propre état de diminuer l'éclat réel de tous ceux-là!

— Oh! bien, vous avez beau dire, s'écria tout à coup Augier, j'en suis, moi, de l'Académie, et je n'en rougis pas.

— Mais tu en pâlis, murmura une voix.

Dialogue féminin:

Une brune. — Votre mari vous rend-il heureuse?

Une blonde. — Ne m'en parlez pas! il me bat comme plâtre.

— La brune. — Oh! quelle horreur!

La blonde. — Hier encore, il m'a rouée de coups, j'ai le corps couvert de bleus.

Le mari de la brune (entrant et saluant). — Le bleu vous va si bien, chère madame.

*Bally*

BALLY, gérant.

Lyon, imp. du Salut Public. — BRILLON, rue Impériale, 33.

**BUREAU DES JOURNAUX**

34, rue Tupin

**JOURNAUX, LIBRAIRIE**

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

Abonnements à tous Journaux sans frais